

PRÉFACE

SARAH BERNHARDT ET SAMUEL POZZI, deux astres parmi les feux de la Belle Époque, qui fut un court entracte entre deux guerres atroces, celle de 1870 et la Grande, où, chacun à sa manière, fit preuve de dévouement en faveur des blessés et des malheureux. Tous deux gâtés par la nature, beaux et séduisants, doués intellectuellement, et des perfectionnistes acharnés au travail.

Sarah Bernhardt (Paris, 1844-1923), d'origine juive hollandaise mais baptisée et élevée dans la religion catholique, fut la première diva internationale. Le monstre sacré pour Cocteau, la voix d'or pour Victor Hugo.

Qualifiée de trésor national par Georges Clemenceau qui l'engagea en 1915 à se faire opérer à Bordeaux loin du front. Elle venait de triompher dans *L'Aiglon* qu'elle avait suggéré à Edmond Rostand. Sa maigreur l'avait rendue pathétique dans ce rôle androgyne, même pour les plus républicains. C'est à cette période tardive de sa vie, que j'ai croisé son destin pour enrichir la deuxième édition du livre publié aux Éditions Glyphe, consacré aux médecins et aux malades célèbres. Depuis longtemps en effet, en allant à Andernos, je retrouvais son souvenir toujours présent, et son personnage ne pouvait, à mon tour, que me fasciner.

Cédant à ses supplications, alliées à des menaces de se tirer un coup de revolver dans le genou droit qui la faisait tant souffrir, Pozzi, qui l'avait antérieurement opérée d'un volumineux kyste de l'ovaire,

décida de la confier à son ancien interne Maurice Denucé, devenu le renommé professeur d'orthopédie bordelais, qui amputa la jambe droite de la diva au-dessus du genou, seul moyen à l'époque, de supprimer les douleurs de l'ostéo-arthrite tuberculeuse. Opérée à la clinique privée Saint-Augustin de Bordeaux, où avait séjourné auparavant le roi Alphonse XIII, Sarah Bernhardt y fut traitée comme l'impératrice du théâtre, avec bulletins de santé remis à la presse quotidiennement.

Ne pouvant ensuite se rendre à son fort de Belle-Ile, le bateau étant réquisitionné, elle passa sa convalescence à Andernos-les-bains, sur la côte Nord du Bassin d'Arcachon, où elle fut accueillie avec chaleur par Madame Da Costa (déjà !) qui lui loua la villa Eurêka, où elle mena grand train de vie en y recevant le Tout-Paris, dont elle était l'idole. Le récit de ses excentricités exprimant son caractère théâtral nous fait sourire, mais elles lui étaient dictées par sa générosité, car rien ne l'arrêtait pour faire plaisir à ses amis.

Son cœur était plein de tendresse pour sa famille, ses amis et ses anciens amants. De tous, Samuel Pozzi est resté le plus adoré, pour reprendre son expression favorite. Elle avait aussi des sens libres de toute entrave, sa dévotion pour son docteur Dieu ne l'empêchant pas, au sassage, d'avoir une liaison avec le tragédien Mounet-Sully, de surcroît originaire de Bergerac et protestant comme Pozzi...

Samuel Pozzi (Bergerac 1846 – Paris juin 1918), fils de pasteur protestant, était aussi ardent au travail qu'en amour. Il fut l'élève, à l'ancienne Pitié, de Paul Broca, venu de sa bastide huguenote de Sainte-Foy-la-Grande en Gironde, sise sur la Dordogne et riche en talents dont ceux des deux frères Faure, des quatre frères Reclus et de Gratiolet.

Broca est le chirurgien qui découvrit la première localisation cérébrale (l'aphasie motrice de Broca) et créa l'anthropologie, après avoir lu Darwin, que Pozzi traduisit pour lui. Samuel Pozzi, en effet, était parfaitement bilingue, car il avait appris la langue de Shakespeare auprès de sa belle-mère anglaise. La connaissance de cette langue lui ouvrit le champ novateur de la science anglo-saxonne, le rendant plus performant dans ses entreprises.

Il se rendit en Écosse pour rencontrer Lister et appliquer sa méthode antiseptique inspirée des travaux de Pasteur, laquelle,

associée à l'anesthésie à l'éther, allait donner ses premiers succès à la chirurgie abdominale.

Samuel se marie en 1879, à trente-trois ans, car un professeur de chirurgie en vue comme lui doit fonder une famille. Il n'était pas dans les mœurs d'épouser une comédienne, aussi talentueuse soit-elle. Sarah ne pouvait devenir Madame Pozzi, pas plus que Samuel ne pouvait être un Monsieur Bernhardt, chacun étant trop ambitieux et soucieux de sa liberté. Il épouse donc une jeune femme bien dotée qui lui donnera trois enfants dont Catherine, personnage fascinant à son tour, qui se mariera avec Édouard Bourdet, l'auteur à succès qui modernisa la Comédie-Française.

La libération des mœurs a été longtemps dissociée, les conventions du mariage n'empêchant pas de chercher ailleurs les satisfactions sexuelles que l'on ne trouvait pas chez soi. Catherine Pozzi nous révèle dans son roman autobiographique *Agnès* combien elle avait souffert de leur mésentente suivie de disputes et finalement de séparation. Elle, qui était très douée, souffrit peut-être aussi d'être écartée de la médecine, son père estimant que ce n'était pas une profession pour les femmes. Quel changement depuis, la féminisation ayant gagné toutes les disciplines, y compris la chirurgie et la médecine militaire !

Le séducteur Samuel Pozzi fut donc « l'ami des femmes » – selon le titre de la biographie publiée en 1993 par le chirurgien gynécologue Claude Vanderpooten. Celui qu'elles appelaient, comme dans Molière, « l'amour médecin » fut leur chirurgien, à l'hôpital et en privé, car il n'hésitait pas à opérer ses patientes à domicile en y amenant matériel et assistant d'anesthésie. Il avait acquis la maîtrise des sutures des plaies abdominales pendant la guerre et fut le premier à réaliser une gastro-entérostomie.

Pozzi fut le créateur en France de la gynécologie et son *Traité de gynécologie clinique et opératoire* publié en 1890 fut traduit dans toutes les langues européennes. Ce succès lui valut d'entrer à l'Académie de médecine et d'être invité aux États-Unis où il visita la Mayo Clinic, déjà renommée, et où il rencontra Alexis Carrel, prix Nobel 1912, qui expérimentait chez l'animal les transplantations d'organes et les sutures vasculaires qui permettront les pontages coronariens. Dans son *Traité*, réédité plusieurs fois, Pozzi décrit la conduite de l'examen gynécologique après avoir mis en confiance la patiente et

avoir recueilli son consentement, comme on a appris à le faire récemment. Il pratiquait le palper bimanuel et l'examen au speculum en veillant à ménager la pudeur féminine. Il s'aidait, si nécessaire, de la pince qui porte son nom pour saisir et fixer le col utérin. Dans une salle indépendante de celle où il opérait, l'anesthésie était donnée, locale, locorégionale ou générale. Les précautions antiseptiques et la préparation des opérées sont décrites avec une minutie étonnante, quand on se souvient des oppositions qu'avaient rencontrées Semmelweiss, Pasteur et Lister. Les techniques opératoires nouvelles et à visée conservatrice pour l'ovaire et l'utérus sont illustrées de dessins originaux. Il fut manifestement un pionnier de la chirurgie des femmes, après l'avoir été pour la chirurgie abdominale. Il fut un des premiers à s'intéresser aux malformations génitales et aux intersexualités. Deux de ses élèves ont laissé un nom : Thierry de Martel le neurochirurgien, et Robert Proust le frère de Marcel.

Pendant la guerre de 1870, Samuel fit la connaissance de Leconte de Lisle qui lui ouvrit les salons littéraires et le monde des artistes, peintres et musiciens, qui ne pouvait lui être indifférent. En témoignent ses poésies de style parnassien, son goût des œuvres d'art, qu'il collectionnait, son portrait par Jean-Gabriel Domergue qui orne l'Académie de médecine et celui en pied du peintre américain John-Singer Sargent daté de 1881 et entré au Hammer Museum de Los Angeles, lequel possède aussi celui de Sarah Bernhardt peinte en 1885 par Alfred Stevens. La beauté fascinait Pozzi qui l'avait introduite par des fresques dans son service de l'hôpital Broca. Il avait compris la valeur thérapeutique de la couleur, anticipant sur l'opération des pièces jaunes destinée à rendre plus agréable l'environnement hospitalier, le moral intervenant dans la guérison.

Réputé parfait gentleman, il était à l'aise dans le monde et recevait chez lui, place Vendôme ou avenue d'Iéna, avec une grande courtoisie. Parmi ses amis, Georges Clemenceau, son contemporain, fils de médecin et médecin lui-même pendant vingt ans à Montmartre que l'on voit sur une photo, quand il vint écouter Alexis Carrel dans le service de Pozzi. Il fréquentait aussi le prince de Polignac, Robert de Montesquiou, modèle de Charlus dans *La Recherche* de Marcel Proust, qui aurait mis également Pozzi dans sa galerie de portraits, car il le connaissait bien et appréciait sa bienveillance.

La carrière politique de Samuel Pozzi, par contre, fut de courte durée : maire, conseiller général, élu sénateur de la Dordogne en raison de ses racines familiales au domaine de La Graulet à Bergerac, il le fut seulement de 1898 à 1903, alors que son patron Paul Broca avait été élu sénateur à vie.

Depuis leur première rencontre au Quartier latin en 1868, lui étant étudiant à l'école de médecine, elle jouant à l'Odéon un rôle à succès, et jusqu'à la mort tragique de Pozzi, assassiné chez lui, par un de ses anciens opérés dérangé mentalement, en juin 1918, à la veille de l'armistice, ils ne cessèrent de s'envoyer des billets, des télégrammes et des cartes postales, comme aujourd'hui on échange des SMS ou des mails. Si la plupart des billets de Pozzi ont disparu, ceux de Sarah ont été conservés par l'arrière-petit-fils de Samuel, Nicolas Bourdet et, par bonheur, sont restitués dans ce livre, grâce à l'initiative de Caroline de Costa.

Professeur de gynécologie-obstétrique en Australie, Caroline de Costa s'est penchée sur l'histoire de sa discipline. Elle devait donc rencontrer Pozzi et Sarah Bernhardt. Elle eut un coup de cœur pour ces deux personnages, restés attachants en dépit du temps, qui devinrent les héros d'un livre écrit avec la journaliste Francesca Miller et destiné en 2010 aux lecteurs anglophones *The Diva and Doctor God* avec en sous-titre *Letters from Sarah Bernhardt to Doctor Samuel Pozzi*.

La version française nous est présentée maintenant. Le lecteur ne trouvera pas ici un dialogue épistolaire, comparable à la correspondance brûlante que Catherine Pozzi (1882-1934), brillante femme de lettres et fille de Samuel, entretint lors de sa liaison tumultueuse avec Paul Valéry entre 1920 et 1928. Ce livre-ci déroule les billets où la Diva exprime sa dévotion à son Docteur Dieu. Ils sont glissés, comme les feuillets d'une éphéméride, avec d'autres lettres envoyées à Pozzi par des célébrités du temps et retrouvées avec des illustrations, des photographies inédites et des portraits. Ainsi renaît cette période, qui connut des déchirements comme l'affaire Dreyfus, opposant le pays entre pro- et anti-dreyfusards. C'est tout un monde revu au prisme de la relation privilégiée de ces deux êtres romanesques, ayant transformé leur passion charnelle en une profonde affection mêlée à une mutuelle admiration.

Ces confidences appartiennent désormais à l'histoire et la noblesse de leur ton tranche singulièrement avec les vulgarités volontiers affichées du temps présent.

Nous devons un grand merci à notre consœur australienne et à son associée pour ce «retour aux sources» et le beau cadeau qu'elles nous font chez Glyphe, un des rares éditeurs à s'intéresser encore à l'histoire de la médecine, pourtant nécessaire à la culture humaniste des médecins de tous âges.

**Professeur Jacques Battin
de l'Académie de médecine**